

Sans doute, disait-il, les îles de la Manche ne contribuent pas au budget britannique, ne sont d'aucune valeur commerciale pour l'Angleterre. Elles ne sont d'aucune utilité au Royaume-Uni, excepté comme une menace dans le cas d'un conflit avec la France, à qui elles appartiennent géographiquement et ethnographiquement... mais nous nous refusons à croire que le gouvernement se serve de nous comme appât pour gagner l'Égypte et nous sacrifie à ses appétits voraces. D'ailleurs, quel droit aurait-il pour le faire ? Notre terrain est bien à nous, et si nous avons accepté la suzeraineté anglaise, l'île n'ayant jamais été conquise, nous en restons bel et bien propriétaires.

Ce langage très fier, mais aussi très logique, est celui de tous les habitants des îles Normandes et fait comprendre comment en cet heureux pays qui n'a ni droits de douane ni impôts indirects, on porte la santé de la duchesse de Normandie et non celle de la reine d'Angleterre.

. La terrible catastrophe de la Bourgogne occupe encore les esprits, bien plus que ne le fait la guerre hispano-américaine.

A ce propos certains journaux francophobes se sont évertués, à peine la nouvelle était-elle connue, à vomir toutes les injures possibles contre l'équipage du malheureux navire.

C'était aller un peu vite et très loin, avant de connaître parfaitement les faits, mais l'habitude de dégoiser contre tout ce qui est français est tellement devenue une seconde nature chez certaines gens, qu'ils ne peuvent s'empêcher de le faire.

Qu'il y ait des cas de violence et même de brutalité, c'est très possible, c'est même probable, mais ce ne sont que ces exceptions que l'on constate dans tous les accidents de ce genre.

Quand six cents personnes sont massées sur le pont d'un navire qui sombre en huit ou dix minutes, on comprend facilement l'affolement qui s'empare des malheureux qui voient la mort devant eux et qui cherchent à lui échapper par tous les moyens possibles et l'on ne peut s'attendre à ce que le sauvetage s'opère méthodiquement et avec toutes les formes de politesse ordinaires.

Tous les hommes sont bâtis de la même manière et dans ces cas suprêmes, la loi de la conservation, l'égoïsme naturel à la nature humaine prennent souvent le dessus et c'est un sauve-qui-peut général qui a lieu.

Et pourtant, ces gens qui insultent ainsi tranquillement, de leur bureau, là où il n'y a aucun danger, devraient reconnaître que presque tous les officiers sont morts bravement à leur poste, ainsi que les trois quarts des matelots.

. Eugène X..., est le Québécois le plus fumiste qui existe dans la vieille capitale, aux murs inutiles.

L'autre soir, il annonce à sa mère qu'il vient de faire une excellente affaire en assurant sa vie pour une vingtaine de mille dollars, au profit de ses sœurs.

—Vingt mille ! mais comment feras-tu pour payer les primes, toi qui ne gagne presque rien ?

—Oh ! cela ne m'inquiète guère. On ne me demande qu'un dollar par an. C'est une nouvelle compagnie qui veut se faire de la réclame.

—Dans ces conditions là, je comprends.

—Oui, mais il n'y a que la clause XVIII qui m'en nuie.

—Que dit cette clause ?

—Elle dit que l'assuré doit aller toucher lui-même l'assurance le lendemain de son décès.



La presse, la mauvaise presse tue les âmes par la corruption qu'elle sème dans tous les rangs de la société, par le scepticisme qu'elle engendre dans les esprits, par l'envie et la haine qu'elle met dans le cœur des ouvriers.

S.G. Mgr LAFLECHE

Quel nécrologe, que de coups, que de brisements de cœur !

Une nouvelle perte encore, celle-ci affectant le Canada, et plus particulièrement notre belle province de Québec.

Mgr Lafleche a rendu sa belle âme d'apôtre à Dieu : il a quitté la terre le 14 de ce mois, à une heure trente-cinq minutes après-midi.

Son éloge est sur toutes les lèvres ; il a été loué, admiré, par les génies du siècle, par l'éminent confesseur de Notre-Dame de Paris, le Père Monsabré ; par S.E. le cardinal Pie, l'illustre évêque de Poitiers, successeur de la lumière de l'Eglise au IV^e siècle, saint Hilaire ; par l'entourage du Souverain Pontife : les grands Papes Pie IX et Léon XIII l'avaient en singulière estime.

Mais surtout, vous vous êtes montré évêque, vous avez agi en prince de l'Eglise, vous étiez bien réellement le successeur des apôtres, ô vénérable pasteur, par votre amour pour ceux que le Christ, votre Modèle, aimait par-dessus tous les autres : les pauvres, les enfants.

La Charité !... Soleil resplendissant, dont les fulgurantes lueurs font briller d'un éclat éblouissant les autres vertus !

Je m'incline devant l'autorité, je vénère la science : mais je me sens esclave, rien, devant l'homme charitable dont je baiserais les pas.

Mgr Lafleche avait été missionnaire dans les immenses Territoires du Nord-Ouest. Un jour—c'était vers 1850—ses malheureuses ouailles apprennent avec effroi l'approche d'un grand parti de guerre des féroces Sioux.

Leur missionnaire est l'homme de la paix, le ministre de Dieu : mais il doit veiller au salut des corps de ceux dont les âmes lui sont confiées.

Il arme les hommes de la mission ; il les exhorte, les encourage, les bénit, les envoie au feu : contre toute apparence, les méfis avancent, les Sioux se sentent faiblir ; nouveau Moïse, le missionnaire implore la protection du Ciel sur ses fidèles... les Sioux sont en déroute, leurs morts jonchent le sol, tandis que les pertes des nôtres sont nulles.

Cœur de soldat, âme d'apôtre : c'est ainsi que je me représente le missionnaire. (1)

Mgr Louis-François Richer-Lafleche naquit, lui aussi, d'une fort estimable famille de laboureurs de notre province, comme presque toutes nos plus grandes illustrations canadiennes : tant il est vrai que le travail de la terre rapproche du ciel.

Il vit le jour à Sainte-Anne-de-la-Pérade, le 4 septembre 1818 ; était ordonné prêtre à Québec le 7 janvier 1844 par Mgr Turgeon, partait pour les missions de la rivière Rouge au Nord-Ouest le 14 avril de la même année. Ses débuts ne furent donc que charité.

Ce n'est qu'en 1856 qu'il revenait pour se voir nommer supérieur du séminaire de Nicolet et vicaire général du diocèse des Trois-Rivières. En 1861, Mgr Thomas Cooke, évêque des Trois-Rivières, lui confiait l'administration des finances de l'évêché, en 1862 lui donnait le titre de curé.

Le 23 novembre 1866, le saint Pontife Pie IX le nommait évêque d'Anthédon *i.p.i.*, coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières avec future succession.

Il était sacré le 25 février 1867 par Mgr Baillargeon, évêque de Tloa, Administrateur de l'archidiocèse de Québec, assisté des évêques de Toronto et de Saint-Hyacinthe.

Enfin, étant en 1870 au Concile Œcuménique du Vatican, il devint évêque des Trois-Rivières par le décès de Mgr Cooke, le 30 avril. Il prit possession du siège par procuration le 3 juin suivant : M. le Grand Vicaire Ch.-Olivier Caron agissant en son nom.

Mgr Lafleche, outre ses vertus, ses grandes qualités,

(1) Ce magnifique trait de bravoure et de charité tout à la fois, m'a été conté hier par mon noble Bienfaiteur, notre dom Bosco de Montréal.—F. P.

possédait le talent oratoire : peu d'entre nous n'ont pas eu le bonheur d'entendre sa parole chaude, vibrante, imagée.

Ce fut lui qui parla à Notre-Dame, lors du départ du premier détachement des Zouaves Pontificaux canadiens, et l'on se souvient de l'enthousiasme qui fit frissonner le peuple immense entassé dans la vaste église.

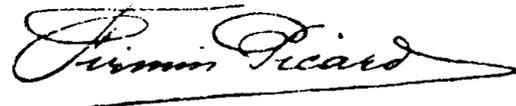
La profondeur de ses vues en faisait un homme supérieur, sa fermeté dans les principes le rendait redoutable aux ennemis de la Religion.

Il a dit, en paraissant devant son Dieu, le Christ qui choisit ses Apôtres :

Bonum certamen certavi.

Il me semble entendre les Chœurs célestes chantant dans le ravissement éternel :

Ecce, serve bone... intra in gaudium Domini tui !



TADOUSSAC

(Voir gravures)

Un jeune artiste canadien, M. S. Bell, de Fraser-ville, nous envoie une série de vues photographiques qui, nous en sommes sûr, ne manqueront pas d'intéresser au plus haut point ceux qui sont déjà familiers avec Tadoussac, la reine du "Royaume du Saguenay," comme l'appelaient nos aimables ancêtres, Charlevoix et ses contemporains.

M. Bell a judicieusement choisi, pour le champ de ses travaux, des lieux consacrés par les souvenirs les plus chers à l'historien et au poète, comme à l'artiste et à l'homme de lettres. Il fait pour cet endroit si gracieux de notre cher Canada, ce que fait de son côté M. Popling pour Ottawa et ses environs.

C'est donc avec plaisir que nous nous faisons un devoir de signaler, à un public intelligent et instruit, les travaux si patriotiques et si persévérants d'un artiste dont la grande modestie est la meilleure garantie.

A ceux qui ne connaissent pas encore cet endroit si célèbre et si beau, et qui n'ont point encore décidé quel point du pays les verra durant les vacances, ces photographies serviront certainement. Surtout si l'on a déjà entendu vanter l'air pur qu'on y respire à pleins poumons, la nature grandiose qui repose l'esprit, on ne saurait longtemps être indécis, et bientôt, on se dirige soi-même, vers ces rivages aimés de Dieu, toujours imprégnés de charme et de mystère de suavité et de repos.

On trouvera à Tadoussac un petit hameau composé d'une population paisible et heureuse qui, se contentant du strict nécessaire, n'envie guère les adorateurs du veau d'or. Ici point de police, point de prison.

La houlette d'un bon curé, doux et pacifique, suffit pour garantir l'ordre et le bien-être dans nos communautés aux mœurs patriarcales qui sauraient encore inspirer la muse de Longfellow.

L'on annonce pour la mi-juillet une kermesse que les nombreux touristes Américains se font toujours un devoir de favoriser de leur mieux. Là, nos généreux voisins sont à même de payer rubis sur l'ongle les gracieux objets que des mains savantes ont su confectionner. C'est là aussi que nos belles canadiennes avec leurs jolis yeux doux, savent, par leurs talents artistiques natifs, toujours surprendre les étrangers qui ne s'attendaient pas à des succès aussi complets. Des représentations charmantes, des concerts harmonieux, complètent la série d'amusements que l'on trouvera à la Kermesse de Tadoussac.

U. Z...

On veut des romans ! Que ne regarde-t-on de près l'histoire.—GUVIZOT.

Pardonne tout de suite ; crois-tu qu'on a voulu te faire du mal ? si cela est, n'as-tu pas plus de mérite ?